

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: Démétrius : dram en vers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DÉMÉTRIUS

DRAME EN VERS

UN PROLOGUE — QUATRE ACTES — SIX TABLEAUX

PAR VIRGILE ROSSEL

Prince, crois en toi-même et le monde y croira !
Schiller.

*

AVANT-PROPOS

Avant même d'avoir vu à la scène son *Guillaume Tell*, Schiller s'était jeté, avec un enthousiasme qu'aucune autre de ses œuvres ne lui inspira, sur un sujet très différent, — „l'un des plus beaux qu'il eût jamais trouvés,“ dit M. A. Bossert dans son *Histoire de la Littérature allemande*. C'était l'extraordinaire aventure de ce „faux Démétrius“, qui se disait le fils d'Ivan le Terrible, et qui, poussé jusqu'aux marches du trône, ne tarda pas à être la victime de son inexplicable fortune.

Schiller n'a écrit que le premier acte de *Démétrius*. Il nous a laissé d'ailleurs des parties assez importantes du deuxième acte et le canevas de son drame, mais un canevas si touffu, et d'une disposition si contestable, qu'il l'eût vraisemblablement remanié; la mort lui arracha la plume des mains.

Le sujet reste admirable. Un moment, il a tenté Goethe. Plusieurs auteurs allemands l'ont traité d'après Schiller et avec plus ou moins d'indépendance : F. de Maltitz (1817), Bodenstedt (1856), Grabbe (1861), Hebbel (1864), Laube (1872); d'un autre côté, Halévy donna, en 1829, un *Czar Démétrius* au Théâtre français, et *Dimitri*, opéra de V. de Joncières, eut un succès fort honorable en 1876. J'ai essayé de reprendre le thème du „faux Démétrius“, sans m'occuper de ce qu'avaient fait mes devanciers, mais en sacrifiant la multiplicité des événements et les complications de l'intrigue à l'unité d'une action aussi mouvementée et aussi serrée que possible. Est-il besoin de dire tout ce que je dois à Schiller, car il a, d'un coup d'œil génial, aperçu d'emblée ce que la destinée de son héros pouvait contenir de matière tragique. Je n'en ai pas moins éliminé tout son premier acte, comme inutile, malgré le pittoresque de la couleur et la puissance de l'intérêt.

Il n'est peut-être pas superflu de rappeler qu'il y eut de nombreux „faux Démétrius“. Le seul dont la figure et la vie puissent séduire le dramaturge, est celui qui régna près d'un an sur la Russie (1605—1606). Il existe une volumineuse littérature „démétrienne“; on connaît surtout, en France, le beau livre de Mérimée: *Episode de l'histoire de Russie* (1852, 4e édit. 1882). Dans un ouvrage récent: *La crise révolutionnaire, 1584—1614* (Paris, in 8, 1906), M. K. Waliszewski paraît conclure en faveur de l'authenticité du premier Démétrius. Il s'empresse d'ajouter que sa thèse ne peut „être démontrée scientifiquement“. Et il faut avouer que les „probabilités“ sur lesquelles il se fonde ne sont guère que des conjectures. Du mystère

continue à planer sur le crime d'Ouglitch, sur la naissance de Démétrius, sur sa jeunesse. Au demeurant, celui qui fait du théâtre a le droit de promener son imagination dans l'histoire, pourvu qu'il ne s'écarte pas de la vérité générale et qu'il restitue l'exacte physionomie des êtres et des choses du passé.

V. R.

*

PERSONNAGES

<i>Démétrius</i>	<i>Korela</i> , ataman des Cosaques
<i>Marfa</i> , veuve d'Ivan le Terrible	<i>L'Archevêque Job</i>
<i>Xénia</i> , fille de Boris Godunof	<i>Basile Chouiski</i>
<i>Fédor</i> , frère de Xénia	<i>Démétrius Chouiski</i> , frère du précédent
<i>Mniszech</i> , palatin de Sendomir	<i>Basmanof</i>
<i>Marina</i> , sa fille	<i>Olga</i>
<i>Odowalsky</i> , officier polonais	<i>Serge Vassiliévitch</i>
<i>Un Pêcheur, Officiers polonais, Boyards, Dames de la Cour, Soldats, Religieuses, Gens du peuple.</i>	

Au début du dix-septième siècle, en Russie.

*

PROLOGUE ¹⁾

SCÈNE PREMIÈRE

Cette scène, et tout le prologue d'ailleurs, se passe dans le jardin du couvent où la tzarine Marfa a été exilée par ordre de Boris Godunof. Les murs du couvent forment le fond de la scène. Des religieuses, voilées de noir, passent lentement. Marfa est agenouillée auprès d'une tombe; Olga, une jeune religieuse, s'approche d'elle.

MARFA, OLGA, RELIGIEUSES. Puis, UN PÊCHEUR

MARFA, se relevant, regarde autour d'elle et soupire.

L'Avril! . . .

OLGA, à Marfa. L'Avril s'éveille après les mois moroses,
Marfa. Le soleil luit sur la fraîcheur des choses;
L'arbre chante, et la fleur s'ouvre, et nos cœurs heureux
De revivre ont leur part dans ces fêtes des yeux.
Venez, ma sœur! Jetez le fardeau de vos peines!
Le doux vent du matin glisse à travers les plaines;
La nature est si belle et le Seigneur si bon!

MARFA Que m'importe! Je pleure . . . Ah! laisse-moi!

OLGA

Pardon!

¹⁾ Ce prologue, dans une forme sensiblement différente a été publié, voici bien des années, par la *Schweizerische Rundschau*. Nous allons donner le drame tout entier. (Red.)

Celui qui me frappa le fit d'une main sûre,
Et la lame est restée au fond de la blessure.

MARFA Le temps répara-t-il jamais l'irréparable?
Me rendra-t-il ce fils dont la grâce adorable
Souriait, au kremlin, dans le berceau des rois?
Olga, me rendra-t-il ma couronne?

Les religieuses qui se promenaient en silence, se précipitent vers la porte de l'enclos. Olga arrête l'une d'entre elles et l'interroge.

OLGA, à Marfa. Un pêcheur là-bas est abordé.
Autour de lui nos sœurs se pressent, curieuses.
Il semble leur conter des choses merveilleuses.
Il arrive de loin. Il sait . . . Mais le voici.
J'ai hâte de le voir et de l'entendre aussi.

LE PÊCHEUR Mes sœurs . . .

LE PÊCHEUR, poursuivant son récit.

MARFA, s'élançant vers lui.

LE PÊCHEUR **Le tzarévitsch est vivant!**

MARFA, violemment.

Mais le crime? . . .

On a tué mon fils. Celui qui vous opprime,
Le despote haineux, le bourreau sans pitié,
Boris, ne commet pas ses forfaits à moitié.

LE PÊCHEUR

Boris fit annoncer la mort du petit prince,
Certes. Mais Dieu veillait. Au fond d'une province,
Dans quelque monastère, un enfant inconnu
En silence attendait que son jour fût venu . . .

OLGA, à Marfa.

O tzarine, écoutez! Votre fils vous appelle . . .

MARFA Je rêve . . . Nous rêvons . . . Oui, ton âme fidèle
Voudrait que, devant moi, surgît le rameau vert
De l'espoir, et fleurît pour mon lugubre hiver . . .
Hélas!

OLGA Pourquoi douter, quand tout vous dit de croire?

LE PÊCHEUR

La guerre est déchaînée et partout la victoire
S'est attachée aux pas du jeune conquérant.
Il a prouvé ses droits, il reprendra son rang.
L'effroi règne à Moscou. Pour conjurer l'orage,
Boris en vain recourt à l'arme de l'outrage:
Qu'il traite son rival de vil usurpateur,
Qu'il somme le pays de chasser l'imposteur, —
La Russie est rebelle à ce langage et songe
Qu'on ne daignerait pas étouffer un mensonge.
C'est bien le fils d'Ivan que l'on redoute ainsi.

OLGA, à Marfa.

Or, avec le soleil, le bonheur rentre ici.
Tzarine, ton enfant ressuscité . . .

Les autres religieuses entourent le pêcheur.

MARFA

Ma fille,

Mes yeux ont trop pleuré pour que la joie y brille
Encore. Et j'ai perdu mon courage et ma foi,
Et ta sœur n'a plus rien de la mère d'un roi.
Quinze ans d'exil, treize ans de deuil!

OLGA

Mais ta grande âme...

MARFA Je ne suis qu'une faible et qu'une pauvre femme,
Qui remue en tremblant la cendre du passé . . .
Si cependant . . . Non, non . . . Ce serait insensé,
Vois-tu, que de chercher des vivants sous les tombes.
La pierre du cercueil se soulève et retombe,
Plus lourde, sur le corps de mon fils bien-aimé . . .
Mon cœur, foyer éteint, ne s'est pas ranimé!

La cloche du couvent retentit.

LA SOEUR PORTIÈRE, qui a fait quelques pas en avant et qui, tout à coup, s'éloigne après avoir crié aux religieuses :

Monseigneur! Les religieuses vont rentrer dans le couvent.

OLGA Sa visite est pour le moins étrange.

LA SUPÉRIEURE, sortant du couvent, aux religieuses.

Il vient au nom du tzar! L'archevêque est entré par la droite.

MARFA Au nom du tzar?

LA SUPÉRIEURE Louange

Et gloire à Monseigneur l'archevêque! A genoux!

Toutes s'agenouillent, près de la porte. Le pêcheur sort, par la gauche. La supérieure va au-devant de l'archevêque et lui baise la main.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, moins LE PÊCHEUR. L'ARCHEVÊQUE.

MARFA, troublée.

Au nom du tzar?

L'ARCHEVÊQUE Mes sœurs, la paix soit avec vous!

LA SUPÉRIEURE

Monseigneur, nous baisons votre main paternelle.

Mais, par quelle faveur? . . .

L'ARCHEVÊQUE, l'interrompant, d'un ton impérieux.

Ordonnez qu'on appelle

Sœur Marfa!

LA SUPÉRIEURE Sœur Marfa vous attend, Monseigneur.

Du geste, elle montre Marfa, qui a relevé la tête.

L'ARCHEVÊQUE

Bien! D'un signe, il congédie les religieuses. Toutes s'éloignent.

SCÈNE TROISIÈME

MARFA, L'ARCHEVÊQUE.

L'ARCHEVÊQUE Mon maître, le tzar, m'a fait l'insigne honneur
De m'envoyer auprès de toi.

MARFA

Le tzar? . . . J'écoute.

L'ARCHEVÊQUE

La haine, de ton cœur, a disparu sans doute?
C'est la fille de Dieu que je rencontre ici.

MARFA, froidement.

Quel sujet vous amène en ces lieux?

L'ARCHEVÊQUE

Le voici!

Marfa, depuis trois mois, un intrigant vulgaire
Sème dans ce pays le désordre et la guerre.

Marfa veut d'abord parler; mais elle se contient et s'efforce de dissimuler son émotion.

Ah! ma sœur, Dieu nous a châtiés rudement.
Le peuple décimé périt de dénuement;
Non seulement la peste ouvre toutes les portes,
Mais les champs sont déserts et d'immenses cohortes
De paysans s'en vont partout criant la faim,
Et la détresse augmente, et c'est terrible enfin.
Mais un traître a choisi l'heure sombre où nous sommes,
Où les fléaux du ciel troublent l'esprit des hommes,
Pour déchirer l'Empire et détrôner le tzar.
Ce mauvais serviteur se déguise en César,
Se fait un allié du Polonais parjure,
Prétend qu'il est ton fils . . . Tu pâlis sous l'injure?
Et la mère proteste, et la tzarine, en toi!

MARFA, avec une feinte indifférence.

Démétrius est mort.

L'ARCHEVÊQUE

Ce gueux sans foi ni loi,

Qui n'est pas même Russe et vend sa duperie
Aux pires ennemis de la sainte patrie,
Taille le drap qu'il faut pour un manteau royal
Dans le linceul où dort l'enfant impérial!
Tant d'audace t'indigne, et tu vas . . .

MARFA

Mais qu'entends-je?

La nation s'émeut? La Pologne se range
Et combat aux côtés de cet aventurier?

L'ARCHEVÊQUE

Le faux Démétrius est un hardi guerrier.

MARFA Le fils d'Ivan n'est plus.

L'ARCHEVÊQUE Non, ma sœur, et la veuve
D'un tzar ne voudrait pas . . .

MARFA Quels titres? Quelles preuves
A-t-il donc?

L'ARCHEVÊQUE Une croix qu'on lui donna, dit-il . . .

MARFA Le jour de son baptême?

L'ARCHEVÊQUE Il l'affirme. Le fil
De son histoire est fait de contes ridicules.
Ainsi, les parchemins que des soldats crédules . . .

MARFA, très agitée.
Une croix d'or, mon père?

L'ARCHEVÊQUE Avec des diamants,
Aussi faux que son nom et que ses documents.
Tu vois . . .

MARFA Mais que sait-on de son passé? Le crime
D'Ouglitch est bien connu de tous, et sa victime.

L'ARCHEVÊQUE
Il dit que sa faiblesse émut son assassin,
Qu'au lieu d'exécuter son sinistre dessein,
Cet homme l'a conduit au fond d'une province,
Laissant croire à chacun la mort du jeune prince,
Que celui-ci grandit, ignorant de son sort,
Et qu'un jour le hasard . . .

MARFA, jouant l'indignation. Monseigneur, il ressort
De tout ceci, que ce va-nu-pieds et ce traître
Ose invoquer ses droits contre ceux de ton maître!

L'ARCHEVÊQUE
Oui, mais nos ennemis se font ses alliés!
Une trêve nous a mal réconciliés,
Et les bonnes raisons ne leur importent guère
Pourvu qu'ils aient un cas de se remettre en guerre.
Bien plus, dans le malheur, le trône a contre soi
Les impôts que le fisc prélève au nom du roi,
Les abus, la famine et la peste. Ma fille,
C'est le blé le plus haut qui tente la faucille.
Les princes les plus forts et les mieux obéis

Sont-ils jamais certains de n'être point trahis?
L'heure sonne d'agir. Le tzar Boris t'adjure,
O mère de Dmitri, d'écraser l'imposture,
En reniant . . .

MARFA Boris me le demande, à moi?

L'ARCHEVÊQUE

Ce message te cause un généreux émoi?
Ta bouche, par le deuil depuis longtemps roidie,
S'anime pour souffler sur cette comédie?

MARFA Jusqu'où Démétrius s'est-il donc avancé?
Aurait-il envahi l'Empire?

L'ARCHEVÊQUE

Il a poussé
De Kiew à Tschernigof. Toute la Sévérie
Est conquise. L'armée, étant mal aguerrie,
Résiste mal, ma fille, et peut-être demain
Nowgorod-Sewerski sera-t-elle en sa main.

MARFA, les mains jointes, les yeux au ciel.

O Dieu puissant, soyez béni pour cette grâce!

L'ARCHEVÊQUE, frappé de stupeur.

Cette grâce? . . . Marfa . . .

MARFA

Chantez, vents de l'espace!
Vents du pays, chantez! Allez tous à la fois
Annoncer à mon peuple, avec vos mille voix,
Que le deuil a fini dans le cœur d'une mère!

L'ARCHEVÊQUE

Tzarine!

MARFA

Ma douleur fut un mal éphémère.
Je n'ai jamais versé de larmes . . . O mon fils!
Ne crains plus l'adversaire et ses hautains défis!
Son trône est maintenant semblable au pan de roche
Qui tremble, se détache et s'écroule . . . Il approche,
Le temps de la vengeance, et mon vengeur est là!

L'ARCHEVÊQUE

Marfa! Ma sœur! . . .

MARFA, sans l'écouter.

Dmitri . . . C'est donc bien vrai, cela? . . .
Et c'est quand le bourreau tombe aux pieds des victimes,
Que j'exécuterais l'ordre que tu m'intimes,

Boris, et qu'étouffant ma haine dans mon sein,
Je renierais mon fils pour toi, son assassin!

A l'Archevêque.

Allons! êtes-vous fous, le valet et le maître?
Est-ce un homme qui vit sous ta robe de prêtre?
De quel impur limon êtes-vous donc pétris,
Pour croire que la femme à qui vous avez pris
Son enfant, oubliera son martyre et sa honte?
Vous aviez, tous les deux, fait un superbe compte:
Je reniais mon fils pour vous! Pour vous!

L'ARCHEVÊQUE

Ainsi,

Tu refuses? . . . Je pars.

MARFA, se plaçant devant lui.

Tu demeures ici.

Je tiens un confident de Boris, je le garde;
Et ne t'étonne point si ma haine est bavarde.
Ecoute bien! Boris, après la mort d'Ivan,
M'exila, moi si fière au temps du tzar vivant.
Mais la mesure était trop clémente. La porte
D'un cloître se ferma derrière moi. Qu'importe!
Je ne me plaignais pas: on me laissait Dmitri.
O prêtre, si jamais une mère a chéri
Comme un divin présent le fruit de ses entrailles,
C'est moi. Malgré l'exil, dans ces sombres murailles,
En berçant mon enfant, je bénissais mon sort.
Boris fait égorger Dmitri. Mon enfant mort,
— Je le croyais — sais-tu ce que devint ma vie,
Et de quels désespoirs je me suis assouvie?
Compte tous les hivers depuis lors révolus!
J'ai souffert, j'ai saigné, — je ne m'en souviens plus.
Dieu prépare à mes maux la suprême allégeance:
Le fils de mon amour, le fils de ma vengeance,
Marche vers la prison où sa mère l'attend,
Et je sens dans mon cœur battre le sien . . . Pourtant,
Notre douce et première étreinte sera brève;
Nous avons à forger les armes de ton rêve,
O mon tzar, le bonheur passe après le devoir,
Et puis, j'ai l'avenir, Dmitri, pour te revoir.

A l'Archevêque.

Tremblez !

L'ARCHEVÊQUE Boris, trembler pour des propos de femme !

MARFA Eh quoi ! ne suis-je pas l'âme ardente du drame ?
Un seul mot de ma bouche, et ton maître est perdu :
Que j'annonce aujourd'hui que mon fils m'est rendu,
Le peuple tout entier l'acclame et le couronne ;
Mais le doute le suit, le soupçon l'environne,
Si Marfa le renie en face du pays ; —
Car on n'admettrait pas ceci : que je trahis
Les droits de mon enfant au profit de ton maître.
Ma parole, pour vous, c'est être ou ne plus être ;
Et je peux vous confondre, et j'irais vous sauver ?
Moi ? . . .

L'ARCHEVÊQUE La haine t'aveugle. Il s'agit de prouver
Que la veuve d'un tzar aime encor sa patrie.
Ah ! cette nation par tant de maux meurtrie,
Ne la rejette plus en de nouveaux combats !
Pour ton fils ? Tu sais bien que l'autre ne l'est pas.
L'heure est à pardonner, et non point à maudire.
Le tzarévitch n'est plus. Que ton devoir t'inspire !

MARFA Vous avez peur d'un mort qui n'est pas assez mort.
Le sépulcre se rouvre ; et vois : Lazare en sort !
Dieu règne. Son pouvoir connaît-il des limites ?
Seigneur, tu l'avais pris et tu le ressuscites ;
Tu fais ta volonté, non la nôtre, Seigneur . . .
La moisson a mûri, voici le moissonneur !
Ne fût-il pas mon fils, qu'il le serait quand même :
Ma colère l'adopte et ma vengeance l'aime.

L'ARCHEVÊQUE
Tzarine !

MARFA Godunof sera-t-il moins frappé ?
J'ai besoin d'un bras fort, d'un glaive bien trempé :
Votre ennemi les a ; je m'en sers.

L'ARCHEVÊQUE Malheureuse !
Boris t'empêchera de parler.

MARFA

Qu'il me creuse

Un tombeau plus profond encor que ce couvent,
La Russie entendra ma voix auparavant.

L'ARCHEVÊQUE

Et c'est ton dernier mot?

MARFA

C'est mon dernier mot, certes.

L'ARCHEVÊQUE

A trahir ton pays, tu courras à ta perte.
L'imposture ne peut triompher du bon droit.
O tzarine! l'esprit de rancune est étroit;
Le peuple, l'empereur chanteraient ta louange . . .

MARFA, avec hauteur.

Je ne discute pas, Monseigneur. Je me venge.

L'Archevêque veut tenter un suprême effort. Elle le congédie, d'un geste de souveraine autorité.

· RIDEAU ·

(La suite au prochain numéro.)

□□□

KLEISTIANA

Das ist das Schicksal des deutschen Poeten: nach seinem leiblichen Hinschied wird er mit etwelcher Feierlichkeit in den Katakomben der Literaturgeschichte beigesetzt; hier darf er eine Weile schlummern, aber wenn der Abreißkalender feststellt, dass fünfundzwanzig, fünfzig, fünfundsiebzig oder gar hundert Jahre seit seiner Geburt, seinem Tod verflossen seien, dann rütteln unsanfte Hände an der Pforte seines Grabgewölbes, und allerlei tatenfrohe Gesellen drängen sich herein, um, gleich jenem Otto dem Soundsovielten in der Gruft Karls des Großen, mit schöner Freude festzustellen, dass der ganze Leichnam mit Ausnahme der Nasenspitze noch durchaus unversehrt sei. Da gibt es denn droben unter den Literaturbeflissenen ein geräuschvolles Hantieren mit Jubiläums-Schriften, -Reden, -Artikeln, -Aufführungen, -Ausgaben, bis nach kurzem das mühsam angefachte Strohfeuer der Begeist-